DISCOURS 32

PRONONCÉS SUR LA TOMBE

DE M. A.-TH.-A. VIDAL (DE CASSIS),

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
CHIRURGIEN DE L'HÔPITAL DU MIDI, MEMBRE-FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ
DE CHIRURGIE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.

---

17 AVRIL 1856

PARIS,
IMPRIMERIE DE L. MARTINET,
RUE MIGNON, 2.

1856

Les derniers devoirs étaient rendus le 17 avril 1856, à M. Vidal (de Cassis), dans l'église Saint-Eugène, sa paroisse, au milieu d'un grand concours d'amis, de confrères, d'artistes et d'hommes de lettres. Après la cérémonie religieuse exécutée en musique par les artistes de l'Académie impériale de musique, dont Vidal était médecin, ses dépouilles furent portées au cimetière Montmartre et déposées dans la même tombe qui contenait les restes mortels de son fils chéri, Michel Vidal, mort à onze ans, en 1852.

Au milieu du plus grand recueillement furent prononcés les discours suivants :

DISCOURS DE M. VELPEAU,

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Que l'homme utile s'incline et tombe, une fois sa mission remplie, après avoir épuisé ou parcouru les phases diverses de son évolution humanitaire ou scientifique, chacun peut le regretter sans doute, mais personne n'a le droit de s'en plaindre, de s'en étonner, du moins; l'ordre naturel le veut ainsi, et la raison s'y résigne.

Les souffrances de l'esprit, les tristesses de l'âme, les douleurs du cœur, les pénibles réflexions, tout est légitime, au contraire, quand celui qui disparaît au milieu de sa course, a encore devant lui une longue suite de bienfaits à répandre. Vidal peut servir ici d'exemple ; Vidal, comme autrefois Béclard, comme Sanson, comme Blandin et A. Bérard, depuis; comme Requin, comme l'infortuné Valleix et tant d'autres. Il semble, en vérité, que la mort en courroux ait sans cesse l'œil fixé sur les plus capables d'entre nous, comme pour se venger des victimes qu'ils apprennent à lui soustraire.

Nul n'a travaillé pour la science plus fructueusement que Vidal. Son *Traité de pathologie externe* est un monument durable, qui honorera longtemps la chirurgie française, et que le grand ouvrage de Boyer n'a empêché ni de se répandre, ni d'arriver promptement à sa quatrième édition.

Le volume qu'il a publié sur la syphilis suffirait seul à la réputation d'un savant ordinaire. Les procédés qu'il a imaginés pour le varicocèle, pour la taille, pour les hernies, pour la réunion des plaies, une foule de modifications apportées par lui à la médecine opératoire, à la thérapeutique, au diagnostic, à la pathologie tout entière, resteront dans la pratique et transmettront son nom aux générations futures. Et cependant il nous quitte sans avoir été heureux! Honneurs, fortune, santé, bonheur, rien de ce que méritent, de ce qu'ambitionnent les hommes civilisés et de labeur ne lui était encore arrivé! Sa forte constitution ne l'a point préservé d'une affection qui, quoique locale d'abord, a fait le tourment de sa vie en brisant sa carrière il y a près de vingt ans. Toujours souffrant à partir de là, il dut en effet restreindre le cercle de ses travaux, abandonner la voie de l'enseignement et négliger souvent aussi le soin de sa fortune, de son élévation dans la hiérarchie sociale, de ses relations dans le monde.

Réduit ainsi aux ressources, aux joies de la vie de famille, il eut bientôt en outre les entrailles déchirées et le cœur opprimé par ce qu'il y a de plus affreux, de plus accablant pour un père : par la perte de son fils aîné, qui le reçoit, ses propres cendres à peine refroidies, là au fond de cette tombe béante!! Pour combler la mesure, la santé d'un autre être qui lui est également cher, est venue récemment l'inquiéter à son tour et lui ébranler l'âme en ravivant toutes les souffrances encore mal éteintes de son organisme toujours chancelant.

M. Vidal n'a donc jamais goûté le bonheur! Personne

pourtant n'en eût été plus digne! Peu d'hommes ont rendu plus de services à leurs semblables : sa causticité naturelle ne l'empêchait point d'être serviable et dévoué. La vivacité de son esprit, sa gaieté saccadée, donnaient à sa conversation un charme tout particulier. Au fond, sa bonté était extrême, et nul n'était plus enclin que lui au pardon des offenses.

A moi, qui depuis trente ans ne l'ai point perdu de vue, qui ai toujours été heureux de son amitié, qu'il a souvent pris pour confident de ses pensées intimes, il pardonnera, j'espère, à ce moment de cruel adieu, d'ajouter, pour nous consoler tous, que le monde qui vient de nous le ravir sera plus généreux envers lui que celui qu'il quitte avant l'heure, et que Dieu lui fera oublier dans le ciel ce qu'il a souffert sur la terre!

DISCOURS DE M. MARJOLIN,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE.

Messieurs,

La Société de chirurgie était encore sous la triste impression de la mort de M. le professeur Gerdy, et voici qu'un nouveau malheur vient l'atteindre.

Vidal de Cassis, chirurgien de l'hôpital du Midi, professeur agrégé de la Faculté de médecine, chevalier de la Légion d'honneur, l'un des membres fondateurs de la Société, a succombé, lui aussi, dans la force de l'âge, après de longues et cruelles souffrances.

Vidal naquit à Cassis en 1803 ; il fit ses premières études médicales à Marseille, fut interne de l'Hôtel-Dieu pendant quatre ans sous la direction de M. Moullaud, chirurgien de l'hôpital. En 1826 il vint à Paris, et suivit assidûment la clinique de Dupuytren.

En 1828 il fut reçu docteur.

Le sujet qu'il choisit pour sa thèse inaugurale était une question difficile de médecine opératoire sur laquelle l'expérience n'a pas encore entièrement prononcé : c'était la taille quadrilatérale.

Avec une imagination essentiellement méridionale, Vidal devait naturellement se diriger vers une position scientifique où, à défaut d'une expérience encore mûrie par les années, l'érudition peut briller d'un vif éclat. Il se lança donc franchement dans la voie de la presse médicale, et ne tarda pas à s'y faire un nom.

Il écrivit ses premières pages dans le journal de *la Clinique*, travailla successivement dans *la Lancette*, dans la *Gazette médicale*, et plus tard coopéra à la publication du *Journal hebdomadaire*, dont Blandin et Forget, de Strasbourg, étaient les principaux rédacteurs, avec MM. Andral et Bouillaud. Enfin, à une époque plus rapprochée, de concert avec MM. Velpeau, Bégin et Marchal de Calvi, il rédigea les *Annales de la chirurgie française et étrangère*.

Si notre collègue se fût contenté du rôle d'écrivain critique, la part de réputation qu'il s'était acquise eût été encore assez belle; mais voulant aussi appartenir à la Faculté et aux hôpitaux, successivement il concourut pour l'agrégation et le bureau central, sans trop s'inquiéter si sur sa route il ne rencontrerait pas quelque susceptibilité, quelque rancune suscitées par sa critique parfois un peu mordante.

L'issue de ces deux concours lui fut favorable, mais ces deux nouvelles places ne le firent pas dévier de la carrière qu'il avait embrassée. Aussi, tout en remplissant avec zèle ses fonctions d'agrégé et de chirurgien des hôpitaux, il ne cessa point de travailler activement à la rédaction de recueils scientifiques, et, en outre, il publia diverses monographies sur plusieurs points de pathologie externe ou

de médecine opératoire. De plus, constamment il se tint prêt à rentrer dans l'arène des concours, et chaque fois qu'au sein de la Faculté une chaire de pathologie ou de clinique devint vacante, il se présenta hardiment, montrant dans chacune de ces luttes des qualités recherchées dans un professeur érudit ou un praticien consommé.

Un des premiers désigné lors de la création de l'hôpital de Lourcine pour y faire le service de chirurgien, il s'adonna avec beaucoup de soin à l'étude des maladies des organes génitaux de la femme, commença ses intéressantes recherches sur la syphilis, et dès ce moment se mit à recueillir les premiers matériaux pour l'ouvrage qu'il publia plus tard sur les maladies vénériennes.

Comme vous le voyez, Vidal fut non-seulement un écrivain remarquable, mais les nombreuses recherches qu'il a faites sur divers points de la pathologie, les modifications ingénieuses qu'il a proposées pour certaines opérations, ses idées sur le débridement multiple, sur les opérations en plusieurs temps, sur la réunion des plaies et le traitement du varicocèle prouvent assez sa vocation chirurgicale.

Enfin son *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire*, le seul traité complet de notre époque, et qui en était arrivé à la quatrième édition, atteste qu'à aucun moment il n'avait cessé de se tenir au courant des découvertes scientifiques.

Ne vous étonnez donc pas, messieurs, dès qu'il fut question de réunir les chirurgiens des hôpitaux pour fonder la Société de chirurgie, de le voir embrasser cette idée avec ardeur. Ce titre de membre fondateur, il y tenait comme aux titres que ses concours lui avaient mérités; assistant régulièrement à toutes nos séances ; faisant souvent d'importantes communications, il ne cessa de prendre une part active à nos travaux que lorsque sa santé entiè-

rement épuisée ne lui permit plus de se rendre à nos réunions.

Je devrais m'arrêter ici, messieurs, après cette esquisse rapide d'une existence dignement remplie, et cependant, avant de dire un dernier adieu à notre collègue, involontairement ma pensée se reporte avec tristesse sur ses derniers moments. Qu'était-il survenu dans cet esprit si gai, si fin, comment était-il devenu d'une tristesse maladive, pourquoi cet isolement volontaire? C'est qu'aux souffrances physiques étaient venues se joindre des souffrances morales plus cruelles encore : la mort d'un fils qu'il aimait tendrement l'avait plongé dans une profonde mélancolie, et rien n'avait pu l'y soustraire, ni l'influence du pays natal, ni la bonne amitié de notre collègue Goyrand; rien n'avait fait, Vidal avait été accablé par ce malheur. De temps à autre quelque raillerie s'échappait encore de ses lèvres pâlies par la souffrance, mais c'était tout ce qui restait de son caractère passé.

Par une bizarrerie sans exemple, il défendit qu'aucun de nous fût averti de sa fin prochaine, voulant, comme il le disait, que sa mort fût pour nous une surprise.

Cruelle surprise, car elle a été pour nous tous une peine réelle!

Ah! Vidal, si vous avez pu douter de notre attachement, cette erreur a dû être bien pénible. Si vous avez cru que vos plaisanteries avaient pu blesser l'un de nous, vous vous êtes trompé; vous n'aviez pas d'ennemis, on vous savait, au fond, bon et serviable, et votre cœur était encore bien supérieur à votre esprit.

Jusqu'à vos derniers instants vous avez voulu rester fidèle à votre caractère, et vous avez voulu mourir en raillant, vous privant ainsi volontairement des paroles de consolation qui auraient adouci vos souffrances. Eh bien! nous aussi nous resterons fidèles à notre caractère, et

nous venons ici, au nom de cette Société de chirurgie dont vous fûtes un des fondateurs, rendre un hommage public à votre mémoire et à vos talents.

IMPROVISATION DE M. MARCHAL DE CALVI.

« Messieurs,

» Après les discours émouvants que vous venez d'entendre, j'hésite à parler, et cependant je ne veux pas être accusé d'avoir reculé devant l'accomplissement d'un devoir. Quelques amis m'ont invité, par l'organe de M. J.-B. Baillière, à prendre la parole au nom de la Presse médicale, et je me rends à leur appel, bravant l'émotion que j'ai appris à redouter, et qui me fait éviter ces tristes rencontres, à moins que, comme aujourd'hui, je n'aie une pieuse tâche à remplir.

» Il y a un peu plus d'un an, Fabre nous était enlevé, foudroyé dans la rue par une attaque d'apoplexie. Il n'y a que quelques mois nous rendions les derniers devoirs à Valleix, l'ami de Vidal, son médecin et celui de sa famille; Valleix, l'un des premiers par la science, par l'habileté pratique, comme aussi par l'élévation de l'esprit, et si regrettable par l'aménité, la grâce et la sûreté de son commerce; Valleix au sujet duquel Vidal, qui avait appris sa mort presque en même temps que sa maladie, me disait : comme on meurt vite, comme on s'en va ! aujourd'hui, c'est lui-même, c'est Vidal qui nous quitte. Ainsi les anneaux de la chaîne se détachent l'un après l'autre; ainsi l'arbre s'ébranche; ainsi les générations s'épuisent, et un moment vient où ceux que l'on a connus sont plus nombreux que ceux que l'on connaît.

» Fabre, Valleix, Vidal (Requin aussi), sont morts dans la force de l'âge. La mort aveugle et rapide, suivant l'ex-

pression du poëte, emporte le convive « la bouche encor mal essuyée ». Elle prend le penseur au milieu d'une pensée ; l'artiste au milieu d'une inspiration ; l'écrivain au moment où il trempait sa plume. Samedi, Vidal, dévoré par la fièvre, recevait encore des malades. Dimanche, un maître illustre, celui dont nous venons d'entendre la voix aimée et respectée, M. Velpeau, allait le voir et lui reprochait doucement d'avoir tant tardé à avertir ses amis. M. Trousseau et M. Grisolle accouraient aussitôt avec un zèle qui ne devait pas trouver l'occasion de s'employer, tant le mal était avancé et la solution inévitable ; et Vidal, fidèle jusqu'au bout à la tournure de son esprit, leur faisait sur son propre état de ces plaisanteries sérieuses qui étaient dans ses habitudes. Lundi, M. J.-B. Baillière se rendait auprès de lui. C'était plus qu'un malade, c'était un moribond. Il n'avait plus la force de parler, mais il exprima par un geste résigné l'attente stoïque de l'événement. Enfin, mardi, il rendait le dernier soupir. C'est ainsi qu'il est mort, tranquillement, sans bruit, sans se déranger, pour ainsi dire, et ne voulant déranger personne, sans rien changer à sa manière d'être jusqu'au dernier moment. L'heure venue, il a fermé les yeux, et tout a été dit. Il n'a fait confidence de sa mort à personne, et il semblait qu'il voulût la garder pour lui tout entière.

» Hier, quand nous avons appris la triste nouvelle, nous ne savions même pas qu'il fût malade ; au moins malade à mourir, car nous l'avons toujours connu valétudinaire. C'était une vie faible et toujours en péril, dans une complexion robuste. Il se savait atteint profondément, et le disait quelquefois en raillant, comme il disait toutes choses ; et son extrême ardeur au travail s'explique sans doute par la nature de son esprit, doué d'une rare activité, mais aussi probablement par cette grande incertitude de vivre qui était en lui. Chose extraordinaire, dans ces der-

niers temps, amaigri et pâli, il paraissait néanmoins animé d'une énergie nouvelle. « Je me porte bien, je me sens plus fort et plus jeune, » disait-il à ses amis quand il les rencontrait, puis aussitôt il quittait la main de son interlocuteur, comme s'il avait craint d'être démenti. Avait-il réellement l'illusion d'un santé meilleure, ou voulait-il se tromper lui-même? C'était une âme forte, et il eut une cruelle occasion de le montrer. Son fils aîné, qu'il adorait, enfant d'une intelligence surprenante, cachait un germe fatal sous les plus belles apparences, et ce germe mûrit hâtivement sous l'influence d'une fièvre typhoïde. Il le vit crouler pièce à pièce, dans une de ces cachexies qui s'attaquent au système osseux et qui rongent déjà le mort dans le vivant. Il le vit mourir pendant des années, espérant parfois le racheter au prix d'une affreuse difformité, puis désespérant, mais dissimulant l'horrible torture, et cachant à tous les yeux, comme le Spartiate, la morsure implacable qui lui dévorait les entrailles.

» Je n'ai pas mission de tracer une biographie; elle sera faite, j'espère; il faut qu'elle soit faite, et c'est une œuvre qui demandera du temps et de la réflexion. Il n'y a place ici que pour une esquisse succincte.

» Vidal fut un observateur, un praticien et un écrivain. Je ne parlerai guère que de l'écrivain, quoiqu'il fût également supérieur comme observateur et comme praticien. Son titre dans les hôpitaux, ses nombreux procédés opératoires, comme son principal ouvrage, le rangeaient parmi les chirurgiens, et au premier rang. Mais il était médecin autant que chirurgien. Il avait le coup d'œil et l'induction. Le diagnostic étiologique, qui est le vrai et le grand diagnostic, lui était aussi familier que le diagnostic anatomique ou local, préoccupation abusive de l'école dans laquelle il avait été élevé. Je n'assurerai pas que comme opérateur, il fût parvenu, impressionnable comme

il l'était, à maîtriser complétement cette angoisse, ce ravage intérieur, qui ne paraît ni dans le visage, ni dans la main, émotion domptée que le public injuste prend souvent pour de l'insensibilité, et qui se tourne tout entière contre le chirurgien, et qui l'use, et qui sans doute compte dans sa fin, quand elle est prématurée.

» J'ai hâte d'arriver à l'écrivain. Vidal débuta dans le journalisme, à côté de Fabre, avec qui il rédigea la *Clinique*, et qu'il suivit dans la *Lancette française*, dans la *Gazette des hôpitaux;* il coopéra au *Journal hebdomadaire.* Enfin, il fonda les *Annales de la chirurgie française et étrangère*, avec MM. Velpeau et Bégin, qui avaient bien voulu m'accepter comme collaborateur. C'est là, dans la rédaction des *Annales*, que notre amitié commença, et elle durait depuis quinze ans lorsqu'il est mort. Je puis dire que je l'ai bien connu, et j'affirme que si ses propres amis n'échappaient pas à sa verve railleuse, dont ils étaient les premiers à rire, en revanche, il serait difficile de trouver une amitié plus solide, plus dévouée, plus prompte aux démarches et aux sacrifices; et, de même qu'il ne riait jamais de ses saillies, jamais il ne faisait valoir ses services. Son amitié était en quelque sorte dissimulée, comme a été sa mort. Vidal vivait beaucoup et gardait beaucoup en lui-même, bien qu'il fût un causeur charmant, et que personne ne fût plus habile à animer un cercle d'amis. Il avait dans l'esprit comme un rayon étincelant du soleil de son pays, comme une émanation des aromes fragrants de la Provence. Je n'ai pas à vous parler de son talent de journaliste. Vous en avez tous jugé. Il était né pour la polémique, vif, ingénieux, pressant, mordant au besoin, et possédant au plus haut degré cette qualité, qui est par excellence celle du journaliste, l'aptitude à embrasser rapidement l'ensemble d'une question, et à en saisir du même coup d'œil les détails essentiels.

» Mais bientôt de cette plume, que quelques-uns avaient peut-être jugée légère, on vit sortir cinq grands volumes de haute science, tout un immense *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire*. Le journaliste devenait tout à coup un classique. Ici, Messieurs, je suis entraîné à rendre hommage à l'éditeur justement estimé, à l'ami toujours dévoué, qui devina Vidal et le jugea assez bien pour se hasarder, sur les chances d'un si jeune nom, dans une entreprise aussi importante. Quatre éditions du grand ouvrage de Vidal, qui ont porté son nom jusqu'aux limites du monde civilisé, prouvent de reste combien cette confiance était méritée. Vidal, lorsqu'il écrivit son traité, n'avait pas beaucoup fait par lui-même ; mais il était riche de l'expérience des autres, dont il avait suivi la pratique dans tous les hôpitaux de Paris, et il avait beaucoup étudié. Aussi sans faire oublier le livre de Boyer, monument impérissable de sage pratique chirurgicale, son ouvrage passa dans toutes les mains à titre de livre d'initiation ou de livre courant, comprenant le vaste tableau de la chirurgie au point où elle est parvenue aujourd'hui, tracé par un homme familiarisé avec les procédés de la philosophie scientifique. Vidal était actuel ; Boyer devenait historique. Quand on parle du traité de Vidal, il faudrait presque dire les traités, car celui des dernières éditions est, à proprement parler, un livre nouveau, tellement l'auteur le remania et y ajouta. On est étonné d'un tel travail en si peu d'années, et l'on se demande comment une organisation minée dès la jeunesse par un mal profond a pu y suffire. Et encore je n'ai rien dit de son *Traité sur les maladies vénériennes*, dont il a donné, il y a peu de temps, la seconde édition.

» Vidal, comme journaliste, car il faut tout dire, n'a-t-il pas eu à regretter de s'être passionné à l'excès dans certaines questions? Mais d'abord quel est celui qui a tenu

la plume dans un journal et qui ne s'est pas laissé entraîner quelquefois à dépasser la mesure touchant les choses ou touchant les personnes? Quand ce n'est que quelquefois, c'est peu. Ensuite, Messieurs, soyons avares d'accusations quand il s'agit de nous-mêmes, j'entends dire de nous médecins, et prenons garde que, emprisonnés comme nous le sommes dans une organisation ingrate, au milieu d'une société peu reconnaissante, prenons garde que les ennuis, les soucis, les difficultés de vivre, le malaise du foyer, la fatigue d'aujourd'hui, l'inquiétude de demain peuvent, à de certains moments, faire naître l'amertume dans les âmes les plus fortes, et d'autant plus qu'elles sont plus fortes. Enfin, et c'est un reproche à faire à notre temps, Vidal n'a pas été ce qu'il devait être, et sa place dans l'histoire de notre art vaudra mieux que celle qu'il a occupée à notre soleil. Le professorat lui a échappé, et l'Académie de médecine l'a laissé mourir sans se l'attacher, lui qui a représenté la chirurgie de son temps. A la vérité, il était de ces hommes pleins d'une pudeur farouche, qui renoncent aux honneurs, s'il faut, pour y atteindre, courber le front sous des portes basses. Vidal craignait de s'offrir; il fallait aller le chercher.

» Ce qu'on ne reprochera pas à Vidal, c'est d'avoir jamais manqué d'égards envers ce qui était grand. Il fut l'admirateur de Dupuytren pendant et après, et son historien fervent. Quand nous perdîmes Broussais au Val-de-Grâce, Vidal avait fini son exercice comme agrégé à la Faculté, mais il tint à honneur de revêtir sa robe et de suivre l'homme de génie jusqu'à sa dernière demeure, avec une émotion respectueuse dont je fus frappé. Quand Vidal rencontrait un de ces hommes que Dieu a marqués du sceau de la grandeur, il le montrait avec enthousiasme, et lui adressait un salut anonyme, honorant le génie et s'honorant lui-même.

» Vidal avait le sens du beau et du grand. C'était un lettré et un artiste, et, dans le monde de la littérature et des arts, il compte d'autres amis, je dirais presque d'autres confrères.

» Comme citoyen, Vidal avait des principes que je ne partageais pas d'abord. Je croyais à l'expansion facile des idées par le travail et dans la paix. Prenez garde, me disait-il; ne vous engagez pas; vous vous repentiriez. Il avait raison. Il était trop éclairé pour vouloir l'aristocratie de l'ignorance, trop honnête pour ne pas détester la spoliation, trop intelligent pour ne point haïr la dévastation, mais il était trop fier pour ne pas aimer ce qui élève l'esprit et le cœur, cette grande chose qui a ses inconvénients, sans doute, même ses dangers, mais sans laquelle il n'y a pas de dignité publique, et que la gloire même ne saurait suppléer.

» Je ne l'ai pas vu mourir, mais je réponds qu'il est mort tel que je l'ai vu il y a peu de temps, plié, résigné aux dures nécessités, dures surtout pour les nobles âmes, mais animé d'une foi invincible et d'une religieuse confiance dans les destinées de l'humanité.

» Je n'ai tracé qu'une esquisse, encore imparfaite, et je suis à bout, non certes de mon sujet, mais du temps que je pouvais employer. Il faut finir. C'est le moment des dernières paroles, comme des dernières prières. Adieu donc, rude pionnier, infatigable laboureur du champ de la science, mort en automne, à l'heure de la récolte, après les longues semailles, bien longues en effet pour le médecin, laissant une veuve et un orphelin, autant dire deux orphelins, car il l'appelait « ma fille » cette pauvre délaissée que rien ne consolera. Que ne pouvez-vous nous entendre, cher Vidal! Votre cœur s'épanouirait doucement, car il n'y en a pas de plus tendre et de plus sensible à l'amitié. Adieu! adieu! »

M. Vidal (de Cassis) a publié :

I. — Nouveau procédé pour extraire les calculs de la vessie (taille quadrilatérale), *thèse pour le doctorat*, 28 août 1828. In-4 de 28 pages.

II. — Quæ sunt viabilitatis conditiones, *concours de l'agrégation en médecine*, 5 août 1829. In-4 de 12 pages.

III. — De morbis maxillaris inferioris a quibus requiri potest amputatio hujusce partis, et de hâc ablatione sive per accidentia, sive per artem peracta, *concours de l'agrégation en chirurgie*, 1er mars 1830. In-4.

IV. — Du diagnostic différentiel des diverses espèces d'angines, *concours de l'agrégation en médecine*, 15 juin 1832. In-4 de 16 pages.

C'est à la suite de ce concours que Vidal fut nommé professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, avec MM. F. Dubois (d'Amiens) et C. Forget, professeur à la Faculté de Strasbourg.

V. — Essai historique sur Dupuytren, suivi des discours prononcés sur sa tombe. Paris, 1835, in-8 de 60 pages.

VI. — Traité de pathologie externe et de médecine opératoire. Paris, 1838, 1839, 1840, 1841, 5 vol. in-8. — *Seconde édition*, augmentée. Paris, 1845, 5 vol. in-8, avec 400 figures intercalées dans le texte. — *Troisième édition*, corrigée et augmentée, avec des Résumés d'anatomie des tissus et des régions. Paris, 1851, 5 vol. in-8, avec 520 figures intercalées dans le texte. — *Quatrième édition*, corrigée et augmentée. Paris, 1855, 5 vol. grand in-8, avec 600 figures iutercalées dans le texte.

VII. — Essai sur un traitement méthodique de quelques maladies de l'utérus, iujections intra-vaginales et intra-utérines. Paris, 1840, in-8 de 60 pages.

VIII. — Des indications et des contre-indications en médecine opératoire, *concours pour une chaire de médecine opératoire*, mars 1841. In-4 de 54 pages.

IX. — Du cancer du rectum et des opérations qu'il peut réclamer, parallèle des méthodes de Littre et de Callisen pour l'anus artificiel. Paris, 1842, in-8 de 128 pages.

X. — De la cure radicale du varicocèle par l'enroulement des veines du cordon spermatique. Paris, 1844, in-8. — *Seconde édition*, augmentée. Paris, 1850, in-8 de 92 pages, avec figures.

XI. — Des hernies ombilicales et épigastriques, *concours pour une chaire de clinique chirurgicale*. Paris, 1848, in-8 de 134 pages.

XII. — Des opérations en plusieurs temps. Paris, 1848, in-8 de 20 pages.

XIII. — M. Vidal a rédigé plusieurs chapitres des tomes I, II, III, IV de la *Bibliothèque du médecin praticien*, publiée par Fabre, et tout le tome Xe, traitant DES MALADIES DES YEUX ET DES OREILLES. Paris, 1849, in-8 de 668 pages.

XIV. — Des inoculations syphilitiques. Paris, 1849, in-8 de 38 pages.

XV. — Traité des maladies vénériennes. Paris, 1853, in-8 de 552 pages, avec 6 planches coloriées. — *Seconde édition*, corrigée et augmentée. Paris, 1855, in-8 de 580 pages, avec 7 planches.

Cet ouvrage a obtenu un prix à l'Institut et à l'Académie impériale de médecine.

XVI. — M. Vidal a travaillé successivement à presque tous les journaux de médecine, notamment à la *Clinique*, la *Lancette française*, la *Gazette médicale de Paris*, la *Presse médicale*, la *Gazette des hôpitaux*, au *Journal universel hebdomadaire de médecine*, aux *Annales de la chirurgie française et étrangère*, 1841 à 1845, à l'*Union médicale*, au *Bulletin de thérapeutique*, etc.